# Une famille bretonne dans la guerre 1914-1918

# Les Havard Barriot de Dourdain



Pierre Serrand - Gosné - 4 octobre 2013



1919
Jean, Pierre, & Paul Havard

## Une famille bretonne dans la guerre 1914-1918

Les Havard Barriot de Dourdain.

A la veille de la guerre 1914-1918, la famille de Pierre Havard et Perrine Barriot, de Dourdain, est une famille classique moyennement aisée du monde rural gallo-breton. Propriétaires de leur exploitation agricole, un complément de revenu provient du commerce de grains et engrais. Ils pratiquent la religion catholique sérieusement mais sans zèle. Sept enfants, quatre garçons et trois filles naissent de 1890 à 1901.

Les trois fils aînés vont participer à la guerre 1914-1918. Tout commence par la convocation, par le maire de Dourdain, des jeunes de la commune un dimanche matin afin de les recenser l'année de leurs 19 ans. A partir de ce jour ils sont « les conscrits de l'année », et portent en chantant un drapeau dans le bourg et alentours. Plus tard ils passent le conseil de révision à Liffré, chef lieu de canton, devant les maires des communes du canton et le médecin militaire. Tous les trois en leur temps seront ainsi déclarés « bon pour le service ».

Le premier qui satisfait aux obligations militaires est l'aîné Pierre. Il effectuera son service militaire à Dijon incorporé au 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie le 10 octobre 1911 comme soldat de la classe 1910 ; il est renvoyé dans ses foyers le 8 novembre 1913 avec le grade de caporal. Le second fils Paul est incorporé le 27 novembre 1913 au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Granville. La guerre sera déclarée au cours de son service.

Le troisième fils Jean est mobilisé le 21 avril 1918 au 70<sup>e</sup> RI.

Quand arrive l'ordre de mobilisation le 1 août 1914 c'est la consternation. Ceci est relaté dans certains livres de paroisses. Voilà ce qu'écrit le recteur de Gosné, commune proche de Dourdain, dans son livre de paroisse<sup>1</sup>.:

« Le samedi premier août, vers 5 heures du soir, un gendarme de Saint Aubin du cormier arrivait au grand galop de son cheval, apportant la fatale nouvelle redoutée depuis plusieurs jours. La population occupée aux travaux de la récolte en entendant le tocsin eut, comme on dit vulgairement « les bras coupés », laissant alors leur labeur, ils se dirigèrent vers le bourg, mais soupçonnant de quoi il s'agissait, sans précipitation contrairement à ce qui à lieu en cas d'incendie et à mesure qu'ils apprenaient la mesure prise par le gouvernement leurs larmes coulaient, hommes et femmes ne purent se maîtriser au premier instant. Dès le lendemain, premier jour de la mobilisation, les hommes devant partir s'étaient ressaisis et en prenaient courageusement leur parti. Le moment de la séparation seul ramena les larmes. Grâce à dieu, avant de quitter leur foyer et leur clocher la plupart ont voulut mettre ordre aux affaires de leur conscience et se sont approchés des sacrements. La France peut compter sur ceux là. Déjà nous apprenons que plusieurs sont restés sur le champs de bataille dès les premiers engagements ... ».

Malgré certains signes, les populations n'osaient croire à l'imminence de la guerre. Pourtant Paul Havard qui adressait régulièrement des courriers à sa famille, ne correspond plus une seule fois après le 25 mai 1914 et ce jusqu'au second mois de la guerre (septembre 1914).

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> AD35 : Gosné : 5 V 126 art 1 ; livre de paroisse.

Nous avons aussi le récit<sup>2</sup> de Joséphine Havard, sœur de Pierre et Paul qui témoigne, en plus de l'angoisse que cause la mobilisation, de l'impact sur la vie quotidienne de ceux qui restent au pays, notamment dans le milieu agricole :

«... Mais bientôt tout a changé, quand la guerre a éclaté en 1914, le 2 août. Il y avait mobilisation générale, il en était question un peu avant, mais on n'y croyait pas vraiment. Les gens disaient si cela arrivait cela ne durerait pas longtemps. Les français se figuraient qu'ils étaient capable de gagner la guerre en peu de temps, il fallut se détromper. Chez nous mon frère Pierre était rentré du régiment depuis un an environ, Paul était soldat à Granville au 2<sup>e</sup> régiment d'Infanterie. Ils ont été mobilisés tous les deux ainsi qu'un ouvrier qu'on occupait à la ferme. Pierre rejoignait le 41<sup>e</sup> régiment à Rennes, et tous les jeunes en âge devaient partir immédiatement et sans délai. Ils ont placé des affiches dans le bourg et le long des routes, et ils ont sonné le tocsin à l'église. C'était bien tracassant et démoralisant pour tout le monde. C'était triste, et pour ceux qui étaient en ferme il restait le travail à faire, et en plus ils prenaient aussi les meilleurs chevaux, les jeunes qui leur convenaient ; il fallait les présenter à une commission d'experts et ils retenaient ceux qui leur plaisaient. Chez nous ils nous avaient pris une jument. Ils réquisitionnaient aussi des voitures et camions à ceux qui en avaient. Pour nous la récolte n'était pas terminée, il y avait encore du blé à faucher, et nous avions encore pas mal d'avoine qui n'était pas rentrée. Cette année là notre père n'avait pas monté la faucheuse, ils étaient plusieurs hommes, ils préféraient faucher à la faulx, quand ils sont partis nous avons essayer de monter la javeleuse sur la faucheuse, mais nous n'avons pas pu y arriver. Nous avons demandé à un artisan bricoleur pour la monter, il n'a pas pu y arriver non plus. Nous avons du reprendre les faulx et se lancer à faucher du blé, j'avais 16 ans et demi, et mon frère Jean en avait 14, ma soeur Perrine en avait presque 19 mais elle était un peu moins grande que moi; on croyait que j'étais plus forte; j'y arrivais bien péniblement, les lendemain j'avais mal partout dans le dos, les bras, les jambes. On se remplacait un peu, mais nous n'étions pas plus fort les uns que les autres. Ca n'avancait pas vite et ça nous fatiguait beaucoup. Notre père fauchait bien, lui, mais un seul homme dans un champ, ça ne paraissait guère, il a fallu du temps, on y est arrivé. Mais après il a fallu rentrer tout ce qui restait, et faire les battages. J'étais malade à la fin de l'été, j'étais complètement épuisée, je n'avais plus de force. Dès avant cinq heures du matin il fallait aller chercher le trèfle ou maïs pour les bêtes avec la charrette à cheval, le charger, c'était lourd, et mon père le fauchait, on râtelait après, et les travaux continuaient toute la journée, souvent jusqu'à huit heures et plus [du soir] à l'époque. ».

Pierre est mobilisé le 3 août 1914 et affecté au 41<sup>e</sup> RI à Rennes, le 5 août il part au front. Paul qui est en service, « part aux armées » le 7 août avec le 2<sup>e</sup> régiment d'Infanterie.

Pendant les premières semaines du conflit très peu d'informations parviennent aux familles qui sont dans la crainte de voir arriver le maire ou les gendarmes qui sont, généralement en ces temps là, porteurs de mauvaises nouvelles, elles ont bien raison.

Pierre est blessé le 22 août 1914<sup>3</sup> et Paul manque d'être tué en septembre. Ainsi un courrier du 9 octobre 1914 de leur cousin Nicolas Havard arrive à Dourdain :

« ... je vous dis que Paul m'a écrit, il me dit qu'il se porte bien et qu'il a ... .. mille fois pour une. Il me dit qu'un éclat d'obus a percé sa capote et ne l'a pas touché du tout. Une autre fois il était couché dans la plaine, un obus est tombé à trois mètres de lui et lui a foutu de la terre par dessus lui, en a tué trois et blessé deux de ses copains. Mais cependant il espère qu'il

\_

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Archives familiales : Joséphine Havard épouse Isidore Jouault : « De Marquet à Beauséjour 1897 1962, 65 ans d'une vie ».

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>Ce sera l'une des journées la plus meurtrière de la guerre.

reviendra au pays boire un coup de cidre avec moi et il me dit qu'il est passé infirmier voilà une dizaine de jours et qu'il n'est pas ... ... Il se trouve dans le département de la Somme. ».

La famille a été avertie de la blessure de Pierre qui avait été fait prisonnier le même jour par les allemands à Ham sur Sambre en Belgique, puisque leur neveu Nicolas en parle dans un courrier du 24 octobre 14 :

« ... Quand à Pierre il n'a pas eut de chance d'être fait prisonnier car il ne doit pas être en sûreté avec les allemands, il faudrait mieux qu'il serait en France. Chez nous ils m'ont dit que curieuse était partie vous ne devez pas [être] bien garnit de chevaux maintenant et pas bien fort de monde et je pense que vous vous portiez tous bien et je désire que votre besogne marche de première. Je ne vois plus rien à dire. ».

Paul est aussi informé des déboires de son frère, il le mentionne dans un courrier à ses parents du 6 novembre 1914, où l'on apprend que les deux frères se sont rencontrés pendant les combats, mais aussi de la désinformation sur le front :

« ... Quand à notre travail ce n'est pas une besogne très facile mais je crois que l'on en viendra à bout quand même. Les nouvelles sont toujours bonnes. En attendant l'heureux jour de se revoir tous ensemble je vous embrasse tous mais de trop loin. Votre fils Havard Paul ». « Pierre a été blessé à la bataille de Charleroi dans un petit village appelé Aisemont. On était caché derrière une maison du village quand l'on s'est rencontré et les allemands étaient dans un petit bois à trois cent mètres du village. ».

A priori il ne sait pas que son frère est prisonnier.

C'est Joséphine qui nous fournit le plus de détails sur ces faits mais aussi sur l'angoisse de la famille sans nouvelle d'un des fils :

« ... En plus ce qui nous tracassait c'est que mon frère Pierre ne nous donnait plus de ses nouvelles. Sa dernière lettre était datée du 21 août 1914. Mon frère Paul l'avait rencontré sur le champ de bataille le 22, ils étaient dans le même corps d'armée, mais ils n'avaient pu être que quelques instants ensemble, il fallait bien que chacun suive son régiment, c'était en Belgique, et Pierre avait été blessé une demi heure après cette rencontre, une balle lui avait traversé l'épaule, et en dessous de la colonne vertébrale, et elle était restée dans le dos. Il était resté sur place, on l'avait emmené dans une école avec d'autres blessés, sans soin. Il n'y avait que le maire de la commune qui était resté avec eux, qui leur apportait de l'eau et du lait. Cela a duré deux ou trois jours, mais comme les allemands avançaient sur les français, ils sont tombés en leurs mains, ils ont été pris par eux et emmenés en Allemagne prisonniers. Ils les ont bien soignés après. Ils étaient bien fatigués, mais ils ont été un certain temps au début, ils n'avaient pas le droit d'écrire. Nous étions bien inquiets, nous guettions le passage du facteur chaque jour. Paul écrivait, mais c'était tout. Nous avons dû recevoir sa première carte au début d'octobre, nous avons été heureux de la recevoir, et le facteur était réjoui aussi de nous l'apporter, malgré qu'il nous disait qu'il avait été blessé et fait prisonnier. C'était une carte avec entête imprimé pour les prisonniers d'Allemagne, elle était écrite au crayon noir, il n'y avait que cinq lignes qui commençaient à s'effacer. Je crois que plusieurs personnes avaient du la voir, car c'était un des premiers prisonniers qui écrivait dans la région, et quinze jours plus tard nous avons reçu une lettre, mais ils n'ont eu le droit d'écrire que une lettre par mois et deux ou trois cartes qui étaient visitées et censurées s'il y avait des passages qui ne plaisaient pas au contrôleur. Il ont eu droit plus tard de nous demander des colis de nourriture car ils n'étaient pas bien nourris ».

Puis l'on apprend que Paul est passé près de son frère après qu'il ait été blessé, mais sans le savoir : « Paul est passé devant le poste de secours ou j'ai été transporté le 22, cela ne m'étonne pas car il en est passé presque toute la nuit, seulement à ce moment là j'étais m.... sur mon lit, je ne pouvais pas me lever tout seul, enfin c'est passé maintenant. Dites lui que je souhaite beaucoup qu'il s'en tire toujours aussi bien, parce que je ne peux pas dire quelle peine j'aurais s'il fallait ne plus le voir en rentrant. ... j'ai très peu vu les brancardiers et qu'il est encore mort à coté de moi, le sous lieutenant Leduc de la  $10^e$  Cie du  $2^e$  de ligne, fils d'un général.  $^4$  »

Pour Paul la guerre va continuer, l'hiver 14 et le printemps 1915 se passent à organiser leur secteur et à guerroyer. Pierre Jouault<sup>5</sup> qui est dans le même régiment que Paul écrit en février 1915 : « ... Jusqu'ici nous avons déjà traversé bien des dangers, malheureusement ce n'est pas fini et le plus terrible n'est pas passé. ... ... Il y a une demi heure j'ai pris les lunettes de l'adjudant, pour mieux voir les boches et leurs ouvrages et j'ai pu découvrir 12 grands trous dans leurs tranchées qu'on ne sait à quoi cela va leur servir. Aussitôt l'adjudant à téléphoné aux artilleurs, qui à 15 heures précise, le 75 va tout leur démolir. Je n'ai que le temps de finir ma lettre pour voir l'effet. Ce n'est pas comme en 70, les vieux s'ils étaient là, ils n'en mèneraient pas large. ... »<sup>6</sup>.

Le père de Pierre & Paul écrivant à son propriétaire confie que grace aux colis qu'il reçoit Pierre « ... est content de pouvoir se mettre à l'abri du froid et de la faim, car à la cantine on leur vend du pain et du chocolat »; « quand à Paul il est toujours près d'Arras. ... dans la lettre qu'il nous a envoyé datée du 20 xbre il était tout démonté tellement il avait vu de morts et le nombre de blessés qu'il avait à panser, il ne pensait plus à s'en revenir et cependant il nous dit - je suis moins exposé que beaucoup, mais n'empêche il est tombé une bombe dans l'appartement qui nous servait d'infirmrie et qu'il y a eu plusieurs morts et beaucoup de blessés- dans ces jours là dit il nous avons avanvé un peu, mais cela nous a couté bien cher et finit sa lettre en disant qu'il ne rigole pas souvent et de dire qu'on sait pas quand cela finira. ... »<sup>7</sup>.

En mai 1915 s'engage la bataille d'Artois, Paul y participe à l'est de Roelincourt. En juin 1915 il écrit :

« ... Pour moi cela marche toujours très bien aussi et j'espère que ma présente vous trouve tous de même. Je ne vous en mets pas bien long car on arrive des tranchées et je vous garanti que je suis fatigué. J'ai revu une bonne partie des copains mais je crois qu'il en manque quand même. J'espère vous en dire davantage demain. Ne vous faites pas de bile pour moi et à bientôt de vos nouvelles et renvoyez moi une dizaine de francs si vous voulez car j'ai idée de me refaire ... Votre fils Havard Paul. ».

Le régiment est relevé mi juillet mais repart dès septembre sur secteur pour attaquer les tranchées ennemies. D'octobre 1915 à juin 1916 le 2<sup>e</sup> régiment reste dans le secteur d'Argonne.

Février 1916 : « deux mots pour vous dire qu'il ne faut pas vous attendre dans moi tout de suite car les permissions sont suspendues. Boucherie a été jusqu'à la Gare, il était prêt à

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Carnet, brouillon de lettre du 2 novembre 1915. Ce carnet est la propriété de Joseph Havard, de Livré sur Changeon.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Pierre Jouault épouséra après la guerre Perrine Havard, sœur de Pierre et Paul.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Courrier du 26 février 1915. Archives privées de André Jouault, Rennes.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Courrier du 1<sup>er</sup> janvier 1915 de Pierre Havard père adressé à M. de Marcillac son propriétaire.

monter dans le train quand l'ordre est venu pour dire que les permissions étaient suspendues... »

A Dourdain les attentes sont fortes, la famille suit de près ses soldats. La correspondance va bon train, le moindre retard apporte de l'inquiétude, et les conditions de vie ne sont pas les meilleures. Joséphine le relate ainsi :

« ... Mon frère Paul était toujours au front, il était infirmier à la déclaration de guerre, et plus tard brancardier. Il nous écrivait régulièrement, et s'il tardait un peu nous étions tout de suite inquiets. C'était toujours ma soeur Perrine et moi qui faisions la correspondance. A la mauvaise saison c'était le soir, nous approchions une petite table vers le foyer pour n'avoir pas trop froid car il n'y avait ni poêle ni chauffage. A cette époque il n'y avait que le feu de bois de la cheminée, et nous mettions une pèlerine ou autre chose sur le dos car il y avait des hivers très froids ces années là, avec un vent glacial, et comme disait notre mère quand elle sortait à la porte le soir : « qu'il fait froid, et penser que nos enfants et nos soldats couchent dehors ». C'était bien dur pour les parents et pénible pour tous. Quand il y avait des grandes attaques sur le front, on se demandait les uns aux autres s'ils avaient des nouvelles des soldats; malheureusement souvent après il y en avait qui n'écrivait plus, et que plus tard les familles recevaient la mortalité. Entre ses attaques il y avait des périodes ou il y avait des permissions douze ou quinze jours. Ca faisait plaisir, pendant ce temps on lavait leur linge qui était souvent bien sale, et ou il y avait des gros poux à certains moments. Les doublures de toiles blanches des capotes et des pantalons étaient bien dures à laver, mais on ne pouvait pas les mettre dans l'eau chaude parce qu'on craignait de détériorer le tissu. C'était en drap bleu ciel. Les permissions s'écoulaient vite et il fallait repartir. C'était dur. Mon frère Paul on le reconduisait à la gare de « Gérard » près Vitré, et là souvent il rencontrait d'autres militaires, et il fallait repartir vers leur vie d'enfer... ».

Pour Paul les combats reprennent de plus fort de juillet à septembre 1916. Le 24 septembre il est cité à l'ordre du régiment :

« » HAVARD Paul, soldat brancardier à la I° Compagnie de Mitrailleuses du 2° Régiment d'Infanterie. « A fait preuve d'un rare courage et d'une belle énergie en assurant sans arrêt pendant 4 jours son service de brancardier dans des conditions très difficiles. Est allé ramasser sous la ligne de feu et sous un bombardement intense de nombreux blessés ».

Aux Armées ; le 24 septembre 1916. Le lieutenant Colonel de la Touche Commandant le 2° Régiment d'Infanterie » ».

En 1917 se seront des périodes incessantes de combats et de relèves. Le 17 avril le 2<sup>e</sup> régiment est au « chemin des Dames », puis est dirigé sur Verdun le 16 juin 1917

Quand à Pierre Havard il avait été interné à Cassel, au camp d'Erfurt en Allemagne. Il achète à la cantine de Berka le 12 octobre 1915 un carnet<sup>8</sup> où il consignera les brouillons des cartes et lettres qu'il adressera à sa famille et ses amis. Il écrit sur la première page « Pierre Havard 3<sup>e</sup> Cie 9 S-tion M: 3. Prisonnier de guerre du camp d'Erfurt détaché à Alexandershall, Berka am Verra ».

Contre mauvaise fortune les prisonniers tentent de s'en sortir psychologiquement comme ils le peuvent : « je ne vous dirais pas que je m'y plais, mais enfin je m'en tire, seulement au lieu de penser à ce que [je] fais, je rêve au pays et à ceux qui y sont; c'est pour cela que je me

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Carnet conservé par ses fils, dans lequel nous puisons nombre de renseignements qui suivent. Il est annoté jusqu'au 18 février 1917.

trouve pincé quelquefois. Hier en l'honneur de la fête de la Toussaint, on nous a emmené à la messe dans une église d'un village à coté; nous avons retrouvé quelques camarades qui sont dans les environs, et l'après midi on a pas travaillé. Cela a été presque un jour de fête pour nous. ... Dites à Paul qu'il tache de se faire photographier s'il ne l'a fait dernièrement. 9». « Lorsqu'on est éloigné des siens, il nous arrive des moments d'ennui ou de découragement. Il nous suffit quelquefois de jeter un coup d'œil sur des figures aimées, pour nous redonner de l'espoir et du courage. Par ailleurs tu as toujours bonne mine, et malgré tout tu es toujours la *même*. 10 ».

« .... l'on se dit en soi même la maxime de ceux qui comme moi n'aiment pas beaucoup à songer au lendemain. 11 »

D'autant plus que parmi les nouvelles qui lui sont transmises il apprend soit la mort de camarades de Dourdain ou celle de compagnons de guerre, et notamment en novembre 1915 celle de son meilleur ami Louis Turcas : « J'ai eu beaucoup de peine en apprenant la mort de Louis Turcas, c'est surtout bien dur pour ses parents 12», « J'ai eu aussi deux camarades qui sont morts à ma section l'un au mois de mars et l'autre au mois d'août dont son frère est mort prisonnier également au mois de juin. »<sup>13</sup>, « Merci des nouvelle du pays. Ce ne n'est pas bien plaisant de voir tous les camarades s'en aller comme cela ... ». 14

Il revient au camp de base le 17 novembre 1915 : « je suis rentré à Erfurt depuis le 17. Je ne m'y attendais pas, je ne suis pas malade. Je pense que c'est à cause que je ne faisais pas toutes les sortes de travaux, comme j'ai été blessé. J'ai retrouvé le sergent à Erfurt, mais mon camarade de Cesson est resté. 15».

Il garde toutefois espoir que la guerre se finira dans les mois à venir car dans un courrier du 3 décembre 1915 il souhaite la bonne année à ses parents : « ... qu'il nous accorde le plaisir de se revoir un jour qui est peut être encore éloigné, mais j'espère tout de même que c'est la dernière bonne année que je vous souhaite d'aussi loin » 16.

Ce retour au camp lui redonne en cette fin d'année 1915 et des forces et le moral : « je suis très content [ en parlant de son frère Paul ] qu'il ne se fait pas de bile et qu'il a toujours bon espoir qu'on aura le bonheur de se revoir tous un jour : quelle belle journée se sera si l'on peut être tous là. .... Mr Thomas et Mas disent leur messe au camp tous les matins, le soir le chapelet et la prière et comme j'ai bien le temps maintenant j'en profite pour y aller. .... Dites moi si vous savez dans quels camps sont Frantz Neveu et Pierre Peigné. .... Francis Peigné est il parti aussi, quand à mon filleul et Paul, de la Barbotais, ils doivent y être aussi. .... Vous souhaitant bonne santé ainsi qu'à Paul, il est peut être plus à plaindre que moi, car maintenant je me tire très bien. Je suis toujours en bonne santé, pas de rhume malgré qu'il glace dur depuis plusieurs jours, mais je suis bien habillé. ... »<sup>17</sup>.

« ... par ailleurs le jour de Noël s'est bien passé, j'ai été à la messe et à confesse » 18.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Carnet, brouillon de lettre du 2 novembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Carnet, brouillon de lettre du 17 novembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Carnet, brouillon de lettre du 17 novembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Carnet, brouillon de carte du 14 novembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Carnet, brouillon de lettre du 17 novembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Carnet, brouillon de lettre du 3 décembre 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Carnet, brouillon de carte du 21 novembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Carnet, brouillon de lettre du 3 décembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Carnet, brouillon de lettre du 18 décembre 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Carnet, brouillon de lettre du 3 janvier 1916.

18 janvier 1916, il écrit à son amie : « tu me dis aussi que Paul ne se fait toujours pas de bile, et qu'il prend le temps comme le Bon Dieu le donne, je sais qu'il était bien résigné quand je l'ai retrouvé sous le feu mais je suis content de savoir qu'il se fait pas de bile quand même. Pour moi, je t'ai déjà dit que je faisais comme Paul le plus que je peux. ... je n'ai pas trop de douleurs pour dire dans l'épaule qui a été blessée que lorsque je fais des efforts trop durs 19 ».

Les prisonniers étaient informés de certains changements les concernant, ainsi le 3 février 1916 Pierre Havard écrit au sujet de colis à recevoir : « ...mais cela ne presse pas, car l'on doit changer de camp ces jours ci pour faire un travail spécial pour les caporaux et l'on est toujours assez chargés pour déménager »<sup>20</sup>.

Il est transféré à Ohrdruf le jeudi 2 mars 1916 : il écrit a ce propos : « Départ pour Ohrdruf, le voyage s'est assez bien fait pour moi. Incorporé baraque 8 ».

Dès le 4 mars il écrit : « comme tu le vois je suis changé de camp depuis hier, et j'en profite pour te donner ma nouvelle adresse ; tu seras aimable de la transmettre à mes parents quand tu auras l'occasion de les voir. Pas grand changement avec l'autre camp, petits avantages d'un coté et désavantages de l'autre. On y est venu rien que des caporaux, pour faire un travail spécial pour nous, je ne sais pas encore comment cela ira ; enfin c'est la guerre. ... ... J'ai retrouvé, ou plutôt le gas Desblés est venu me trouver ... <sup>21</sup> ».

Dans ce camp il retrouve des prisonniers originaires de Dourdain et Izé « ... le gâs desblés de la Boulavenais est avec moi, il m'a prêté un peu de pain les jours derniers. Jean Heulôt et le gâs Messé d'Izé sont partis travailler aux environs.<sup>22</sup> ».

L'on pressent toutefois que dans ce camp les conditions d'emprisonnement se durcissent : « ... J'aurais aussi bien besoin d'un sac à phosphate assez bon car je m'attend encore à déménager plusieurs fois. Mettez le dans un paquet... », et d'autant plus qu'il s'agit d'une réponse allemande au traitement infligé aux soldats allemands prisonniers des français : « Nous sommes ici parce que l'on ne voulait pas travailler volontairement à Erfurt, et que en France l'on fait travailler les gradés allemands correspondant à notre grade. Je ne sais pas combien cela durera de temps, en attendant nous travaillons tous les jours à aller chercher des colis à la gare et à faire des corvées par le camp.... Cet hiver à Erfurt j'étais aux légers travaux d'abord à cause de ma blessure, puis après, tous les caporaux ont été exempts de travail parce que en France les caporaux allemands étaient aussi exempts ; Puis voilà 15 jours cela a changé et c'est pourquoi nous sommes ici. La nourriture y est de l'avis de tous meilleure qu'à Erfurt. Continuez à m'envoyer les petits colis comme vous avez fait jusqu'à présent. »<sup>23</sup>.

Dans ce même courrier il parle de son frère Paul : « ai reçu la photo de Paul et de son camarade ; je trouve qu'il a très bonne mine, malgré les souffrances qu'il a eu ; la pose est aussi bonne, même meilleure que la mienne ... ».

Effectivement le travail paraît plus intensif, les incertitudes aussi : « Pour les colis cela va à peu près. Continuez le pain comme vous avez fait jusqu'ici car les corvées par le camp me donnent de l'appétit et l'autre ne me fait pas beaucoup de bien à l'estomac, quoiqu'il est

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Carnet, brouillon de lettre du 18 janvier 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Carnet, brouillon de lettre du 3 février 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Carnet, brouillon de carte du 4 mars 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Carnet, brouillon de carte du 11 mars 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Carnet, brouillon de lettre de mars 1916.

meilleur qu'à Erfurt. Je m'attend aussi à déménager sous peu, je saurais pour ou quand j'y serais.<sup>24</sup> »

Malgré la guerre, toutes les difficultés qu'elle engendre, les risques encourus, mais sous l'impulsion de son amie, Pierre Havard s'inscrit avec prudence dans la poursuite de ses engagements passés. Mais l'on comprend aussi combien l'ordre de mobilisation vint surprendre tout son monde, notamment paysan :

«A Marie m'ayant parlé il y a presque deux mois dans une de ses lettres d'une ferme de Dourdain qui était à louer, mais qui était un peu trop grande pour nous, je lui ai répondu dans ce sens il y a quinze jours. Je ne sais pas si j'ai bien compris sa pensée, mais voilà ce que je lui ai dit. Je voulais attendre à être rentré avant de ne rien faire de décisif parce que je ne sais pas dans état de santé je pourrais être en rentrant. Je ne suis pas malade pour être couché, j'ai bon appétit mais seulement l'estomac ne fonctionne pas toujours très bien, et de plus je ne sais pas ce qui peut m'arriver d'ici la libération ...D'abord je veux demander pardon à Papa d'avoir sans le prévenir demandé au père et à la mère Cochet s'ils voulaient me promettre de me donner leur fille afin de pouvoir chercher ou aller après. C'était le dimanche devant la mobilisation et vous n'étiez pas là le soir. Dans la semaine je me suis trouvé pas très bien portant, je n'ai pas su trouver de moment ou vous étiez seuls pour vous le dire, quoique j'en avais la ferme intention; et quand la mobilisation a été sonnée je me suis dit ce n'est plus la peine maintenant, je serais peut être tué et cela ne me servira de rien ... »<sup>25</sup>.

Dans ce même courrier l'on comprend qu'il avait jusqu'à présent volontairement éviter de parler réellement de ses soucis de santé à ses parents :

« ... je ne vous en ai pas parlé, car je ne veux pas que vous m'envoyez de drogues, cela me fait plus de mal que de bien... . les espèces de brûlures ou aigreurs, j'en ai eu principalement à la suite de ma blessure, par la faiblesse, vers le mois de novembre ou octobre et au début que j'ai été dans la mine. »

Paradoxalement il impute ses déboires de santé à une mauvaise hygiène dentaire dans sa jeunesse : « je suppose que cela m'est venu parce qu'ayant de mauvaises dents, je ne mâchais pas assez la nourriture, ce qui donnait trop de travail à l'estomac, l'échauffait ... Si j'étais à la place de Jean et Francis je me les laverais au moins tous les soirs, il y en a pour deux minutes. Je ferais bien un an de captivité de plus que je ne dois faire pour en avoir de bonnes et un bon estomac, pas pour la beauté, mais parce que c'est utile, et pourtant dieu sait si je serai content quand ce sera fini. Quand vous êtes en compagnie et qu'il vous faut une heure au lieu d'une demi heure pour manger ce n'est pas bien plaisant et on regrette beaucoup de ne pas avoir sacrifié deux minutes tous les soirs. ».

C'est à ce moment qu'il devient plus précis sur les phases de déprime que vit tout prisonnier, avec peut être un sentiment de culpabilité, et le refuge dans la religion :

« et lorsque j'apprend la mort de camarades qui étaient en bonne santé, je voudrais être à leur place, j'ai pensé bien des fois à me suicider, et si je ne croyais à rien ce serai peut être fait, mais je pense que Dieu ne m'abandonnera pas et qu'il aura pitié de moi ; sans cela je le ferais ou je ferais quelque bêtise » 26

<sup>26</sup> Carnet, brouillon de lettre du 11 avril 1916, adressée à ses parents.

-

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Carnet, brouillon de carte du 31 mars 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Carnet, brouillon de lettre du 11 avril 1916.

« J'ai encore l'espoir que j'aurai le bonheur de vous revoir. Seulement je n'ai plus l'espoir d'avoir une bonne santé et cela m'embête d'être pour ainsi dire obligé de vous le dire, afin de ne pas m'engager à rien »<sup>27</sup>.

A ce moment il change d'affectation de travail : « On m'a envoyé le 12 avril travailler à la culture. Je suis chez le maire du village, tout seul. La nuit nous sommes deux à coucher dans la même chambre. Je me porte bien, la principale boisson de ce pays consiste en café au lait ce qui convient pas mal à mon estomac d'omelette. <sup>28</sup>».

A son amie il écrit : « Je suis encore à me demander ce que tu as pensé en recevant ma dernière lettre. Peut être que je t'ai fait de la peine, mais il vaut mieux que ce soit maintenant. ... Je suis parti travailler depuis le 12 avril, je me trouve assez bien parce qu'il le faut cependant il me semble que [je] me porte mieux qu'au camp. Ton ami qui t'aime toujours. »<sup>29</sup> Nous devinons qu'il a pris une décision très importante.

### Dans un courrier du 9 juillet 1916 il revient sur les circonstances de sa blessure :

« Bonjour et bonne chance à Paul. Dites moi s'il n'a pas encore eu mal aux dents. J'y avais un peu mal la journée que j'ai été blessé je pense que cela m'était venu par manger des biscuits la veille où par avoir couché deux nuits dehors près d'une rivière et par fort brouillard. En tous cas je n'avais pas peur de me faire tuer ce matin là ; je ne voulais pas me faire tuer mal à propos mais quand il fallait y aller j'y allais carrément et sitôt que j'ai été blessé j'ai poussé un cri involontaire, je suis resté au moins une minute sans respiration et sans connaissance. Je crois que ceux qui sont tués raides ne peuvent penser à rien. Puis quand cela est revenu je me suis dit encore deux minutes et c'est fini. J'ai dit mon acte de contrition puis j'ai pensé à vous puis j'ai attendu sans me faire de bile, mais rien n'est venu sauf que j'ai attrapé une suée et une soif. J'aurais bien voulu tomber sans connaissance, mais pas moyen. Je crois que je suis resté environ une heure comme cela jusqu'à ce que mes camarades m'ont emporté, puis après une voiture sanitaire jusqu'au lazaret. »

### Dans un courrier précédent il donne des informations très détaillées sur sa blessure :

« Je vous ai dit que l'on m'a envoyé travailler le 12 avril. Je me trouve assez bien. Je fais un peu de tous les métiers, souvent je fais le même travail que Perrine, et cela me fait encore davantage penser à vous ... Je ne me sens presque pas de ma blessure, j'ai quelquefois des petites douleurs dans le dos et dans le coté droit de la poitrine, c'est là ou cela m'a fait toujours le plus mal, les lendemains que j'ai été blessé j'étais comme une vache manquette tout le coté était enflé. Cela m'étonne un peu comme je n'en souffre pas davantage car elle est entrée en travers au lieu d'entrer la pointe en avant. Si elle était entrée la pointe premièrement elle serait probablement entrée dans le corps, ou elle m'aurait traversé les deux omoplates et brisé la colonne vertébrale, et je serais en train de dormir tranquillement dans le coin d'un petit jardin en Belgique, mais il paraît que le bon dieu ne m'a pas trouvé assez bon pour cela; tandis que comme cela elle a glissé sur les cotes en faisant un passage de trois centimètres de long sur un de haut depuis le bras droit jusque près de l'omoplate gauche. J'étais bien arrêté avec cela, je ne pouvais ni me tourner, ni me lever, et quand

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Carnet, brouillon de carte du 14 avril 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Carnet, brouillon de carte du 14 avril 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Carnet, brouillon de carte du 20 avril 1916.

j'étais debout je pouvais à peine faire une dizaine de mètres en place droite car la respiration me manquait. »<sup>30</sup>

Puis plus tard il apporte d'autres précisions : « ... j'ai oublié de vous dire aussi que ma blessure m'a fait passablement souffrir pendant les 8 premiers jours surtout, j'avais beaucoup de peine à respirer ayant la poitrine enflée et je ne pouvais faire le moindre effort sans éprouver de fortes douleurs dans le coté droit, et cela me fait encore mal ; il me semblait que j'avais la poitrine dans un cercle de fer. Le 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> jour il m'est remonté des caillots de sang dans la bouche, j'ai manquer d'étouffer. J'avais le dos tout noir. Le premier médecin belge qui m'a regardé m'a demandé si je n'avais pas reçu des coups de crosse dans le dos. Je lui ai dit que non, c'était le sang tué qui était resté dans la blessure »<sup>31</sup>.

Il racontera bien plus tard que la balle lui étant restée depuis presqu' une semaine dans le corps, deslors la plaie s'est infectée lui provoquant notamment de fortes difficultés pour respirer. Il fut sauvé in extrémis par des étudiants en médecine belges<sup>32</sup>.

Dès que sa famille en a eu la possibilité elle lui a envoyé des colis de nourriture et de remèdes, mais aussi de vêtements et de produits de toilettes, sans quoi les conditions de vie des prisonniers blessés étaient amoindries. Pour cela nous reprenons le récit de sa sœur Joséphine :

« Il ont eu droit plus tard de nous demander des colis de nourriture car ils n'étaient bien nourris. Nous lui avons envoyé des pains pendant longtemps et un colis de lard, beurre, chocolat, conserve, saucisse et sucre. Le pain était souvent un peu moisi quand il le recevait, car les colis mettaient huit jours et plus à leur parvenir, mais il nous demandait de continuer a en envoyer quand même. Nous faisions notre pain à la ferme et nous mettions un pain rond de moins de cinq kilogr., on avait pas le droit de mettre plus. Au début on l'enveloppait dans une toile qu'on cousait tout autour, et on inscrivait l'adresse dessus. On faisait l'autre colis dans un fort carton, on mettait le beurre dans des boites en fer, avec le lard et autres denrées, et on ficelait solidement; et mon frère Jean portait cela en vélo tous les huit ou quinze jours à la gare de Châteaubourg. Cela a duré longtemps. Tandis qu'il était dans les camps, ils étaient très mal nourris, et je crois que ceux qui recevaient des colis partageaient avec les camarades. Plus tard quand il a pu travailler en ferme nous avons cessé d'envoyer du pain, mais nous avons toujours continué à envoyer les colis de beurre, lard et autres provisions. Quatre années c'était long, il avait eu des périodes de démoralisation complètes, surtout quand il était dans les camps, et qu'il travaillait dans les mines ou les usines ou il fallait charger du salpêtre ou autre chose toute la journée ; et lui qui avait été blessé à l'épaule et [dans] le dos, il souffrait et fatiguait beaucoup ».

L'envoi de colis est donc indispensable tant d'un point de vue sanitaire que psychologique. Ils permettent aussi d'instaurer une solidarité entre les prisonnier : « je me ferai un devoir de vous répondre à chaque colis que vous m'enverrez, ainsi que d'en partager le contenu avec des camarades moins favorisés<sup>33</sup> ». D'ailleurs la quasi totalité des informations contenues dans les lettres ou cartes postales concernent les colis. Pour une autre part des écrits sont énumérées les lettres et cartes précédemment reçues ou envoyées, pour s'assurer qu'il y en ai

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> Carnet, brouillon de lettre du 30 avril 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Carnet, brouillon de carte postale du 11 juin 1916, jour de la Pentecôte

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> Transmis oralement par son fils Joseph Havard de Livré sur Changeon en novembre 2013.

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> Carnet, brouillon de carte du 28 novembre 1915.

pas d'égarées. Evidemment que tous ces courriers étaient soumis à censure. Pierre Havard recevait également des colis de la Croix Rouge de Rennes, et parfois d'amis de sa famille.

La pratique religieuse tient toujours sa place, prépondérante : « les fêtes de pâques se sont passées assez tranquillement, nous n'avons pas travaillé, et c'est tout. Heureusement que j'avais pris mes précaution à l'avance, l'église catholique la plus proche est à 20 kms. Je ne sais pas quand on pourra y aller »<sup>34</sup>.

Dans une carte du 28 avril 1916 il informe sa famille qu'il change de camp et d'adresse. Dans une carte suivante du 14 mai il précise : « je ne vous ai pas écrit depuis la lettre du 28 avril. Je ne sais pas trop comment cela va maintenant. Je n'ai encore rien reçu non plus depuis les lettres et paquets que j'ai eus le 27 et 28 avril. Je serai surtout content de recevoir de vos nouvelles. Je ne sais pas où les paquets passent. ».

Il poursuit en supposant une raison à cet arrêt dans l'acheminement des colis et courriers : « je crois que nous ne devons plus en recevoir tant que les prisonniers allemands qui sont au Dahomey ne recevrons pas les leur régulièrement et plus tôt. ... Cette punition serait pour les deux camps d'Ohrdruf et Miederznverhn. Dans la dernière lettre je vous disais que les dents me faisaient de la misère »<sup>35</sup>.

Puis l'état de santé de Pierre Havard se détériore de plus en plus. Les mois suivants de 1916 il se plaint de perdre ses dents. Il a mal à l'estomac nuits et jours.

Le 21 mai 1916 à ses parents : « Bonjour quand même à A.Marie et à ses parents, je pense qu'ils ne m'en veulent pas pour cela, d'ailleurs c'est moi qui suis le premier trompé. J'ai recu sa lettre du 18 avril le 18 mai. »

En juin 1916 parlant de sa vie à son amie A.Marie: « Car pour moi si je n'agissait pas ainsi ce serait une grave faute qui me pèserait trop lourd sur la conscience et qui empoisonnerait toute ma vie. Je ne sais pas si elle sera encore longue oui ou non, cela m'est égal pourvu que je la passe et que je la termine comme il faut. Je serai content de voir ceux que j'aime auparavant. ... Je te disais que j'étais aux trois quart malade et que je n'en avais pas parlé chez nous ... 36. ».

Puis arrive une forme de découragement : « « ... seulement je sais que je ne serais plus jamais bon à rien; si je peux rentrer je tacherai de me rendre utile ou je pourrai, mais c'est tout. Je lui ai dit dimanche que je vous avais aussi dit. ... Je n'ai pas de raisons pour être fâché avec elle bien au contraire, je garderais aussi tant que je vivrais un bon souvenir d'elle. *Mais c'est tout ce que je peux faire*<sup>37</sup>».

Joséphine nous apporte des précisons sur cette rupture : « Avant la guerre il avait fréquenté Marie sa sœur [de sa future épouse ] plus âgée, mais comme il avait eu un moment de découragement complet durant sa captivité, il avait beaucoup de mal a travailler à ce moment, il avait dit à sa fiancée Marie Cochet qu'il ne fallait plus compter sur lui, qu'il ne pouvait plus travailler, et elle était partie religieuse ».

Pierre Havard a tenter de s'échapper, il note dans son carnet : « le 7 ai parti de mon Kommando le 9 dans la nuit, repris le 13, entré à la prison le 20 et sorti le 3 novembre »<sup>38</sup>.

Nous sentons également en parcourant ses notes qu'il parle de plus en plus de religion.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Carnet, brouillon de lettre du 30 avril 1916

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> Carnet, brouillon de carte postale du 14 mai 1916

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Carnet, brouillon de carte postale du 2 juillet 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Lettre du 9 juillet 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Note du « carnet » correspondant en chronologie à l'année 1916.

Pendant ce temps les sœurs et jeunes frères des soldats doivent assurer les travaux de la ferme Nous reprenons toujours le récit de Joséphine :

« Et pour nous à la ferme il fallait continuer les travaux. Mon frère Jean a commencé dès la première année à s'occuper des chevaux. Je lui aidais à les soigner et pour charruer il avait du mal a tourner la charrue et a passer les pommiers ; il y en avait pas mal dans les champs à cette époque là, et comme il fallait aussi bêcher un peu autour des pommiers, j'était prise par tous ses travaux, et quand il fallait mettre du fumier ou de la chaux avant de labourer, c'était bien dur à charger dans les tombereaux avec la fourche à main, et la chaux c'était avec la pelle à main aussi. Et en plus la chaux cela faisait mal aux yeux car il fallait la faire éteindre avant sous une mince couche de terre. On la recevait en motte que les charretiers allaient chercher à la gare de Gérard, ainsi que tous les engrais chimiques qu'on employait à cette époque, superphosphate, scories, phosphate, guanos. Mon père avait été quelque fois chercher de la chaux jusqu'au four à Saint Pierre la Cour, avec les chevaux. Après il fallait épandre soit le fumier, ou autre engrais, mais pour le fumier il fallait d'abord le sortir des étables. A ce moment notre père le faisait sortir que tous les dix ou quinze jours, et quand il était foulé par les vaches pendant tout ce temps, il n'était pas facile à charger dans les tombereaux. Quelquefois on l'enlevait aussi à la brouette et on le mettait en tas à mûrir dans la cour, et plus tard on le chargeait à la fourche à main, toujours pour le transporter dans les champs après. Tous ces travaux de fumier ça dégageait de l'ammoniaque, ça me faisait mal à

La deuxième année de la guerre nos parents sont tombés malades. Notre mère, la première, elle a fait un érésipèle, elle souffrait beaucoup de la tête et avait une forte fièvre ; c'était au mois de septembre, elle s'est remise après une quinzaine de jours, mais après notre père a été pris pareil, mais il avait encore beaucoup plus de fièvre, il délirait, cela nous faisait peur. On se demandait si cela ne l'aurait pas emporté. Cela s'est arrangé quand même, mais nous avons été inquiets.

Pendant ce temps le travail devait être fait malgré tout. C'est mon frère Jean qui fauchait la nourriture pour les bêtes. Le mais ça ne se fauche pas bien, et moi je devais atteler la jument sur la charrette et charger le maïs, et le râteler. On s'entraidait, et à cette époque on allait toujours chercher le trèfle ou le mais en se levant. On partait sans manger. On mangeait la soupe en rentrant. En plus au début de la guerre nous avions une jument qui avait des caprices, quelquefois elle ne voulait pas avancer la charrette vide, et quand il y avait un chargement, il ne fallait pas la laisser s'arrêter, quelque fois elle ne voulait pas repartir, surtout quand les champs et les passages étaient mouillés. Elle fut prise à une réquisition pour l'armée, on ne la regrettait guère, mais après nous en avons eu une qui était mauvaise elle. Quand on entrait dans sa stalle, et quand on la mettait entre les timons des charrettes, elle jetait des coups de pieds. Il fallait se méfier. Quand c'était une grosse charrette son coup allait souvent sous la ferrure de la roue, mais quand elle était attelée à la voiture de sortie qui avait un marchepied pour monter, elle tapait dedans. Elle l'avait cassé, on ne le remplaçait pas, car elle le cassait à chaque fois. Elle tapait toujours du coté droit, alors on montait par l'autre coté. On faisait semblant de ne pas avoir peur quand même. Elle essayait aussi de nous mordre si les attelages lui chatouillaient les flancs en l'attelant.

Durant les battages on rentrait la nourriture avant d'aller aider à battre, car les bêtes étaient presque entièrement nourries à l'étable; on les mettait dans les prairies matin et soir, un peu, mais il n'y avait pour ainsi dire pas d'herbe à paître après les foins; c'était fauché ras de terre, et il fallait un moment avant que l'herbe repousse, surtout quand il faisait de temps sec; après nous allions battre à un ou deux kilomètres et même plus, et toujours à pied, et le soir bien fatigués, il fallait refaire le même trajet à revenir? nous battions avec la machine au père Cochet les dernières années de la guerre, car c'était une machine à grand travail

qu'on l'appelait. Elle tarassait, et le blé, ou autre céréale, sortait propre. On pouvait le monter au grenier directement, malgré qu'il fallait presque toujours redonner un coup de tarare après pour le vendre, ou pour la semence. La batteuse était entraînée avec une machine à vapeur, elle marchait au charbon, elle était assez forte. Cela allait plus vite que nos batteuses à chevaux, mais elle était haute, et quand on mettait les gerbes dessus, à longueur de journée, pi presque, on était fatiguée le soir, et durant la guerre c'était presque toujours les filles qui faisait ce travail ; j'étais souvent employée à cette place, j'avais souvent mal au dos, mais il fallait continuer quand même. Les battages duraient quinze jours à trois semaines. Il fallait être dix huit personnes pour remplir toutes les places. Dans les petites fermes ou les tas de récolte étaient à proximité de la batteuse on pouvait faire un peu à moins; mais quand il y avait pas mal de récolte dans les fermes plus grandes, les porteurs de paille souvent se plaignaient et faisaient ralentir la cadence. Nous étions bien contents quand c'était terminé. Et après il fallait reprendre tous les travaux de labour, semailles des récoltes, et rentrer les pommes de terre, betteraves, carottes, et pommes à cidre. Cela a duré quatre ans, c'était bien long. Et il fallait aussi continuer à soigner les bêtes, et faire tous les travaux en s'entraidant. ».

A partir d'octobre 1916 Pierre Havard ne recopie plus ses cartes ou lettres sur son carnet, et jusqu'au début du mois février 1917 il inscrit seulement ceux qu'il a envoyé ou reçu. Après cette date nous ne disposons plus de notes. Cela est il dû à ses ennuis de santé?.

Plusieurs mois plus tard en août 1917 il apparait qu'il va bien mieux, ainsi dans un courrier reçu par ses parents nous lisons : « ... je ne peux rein faire de plus que ce que je fais, ... ... la santé va pas mal, ... »<sup>39</sup>, et dans un autre un mois plus tard : « ... pour moi cela va pas mal aussi ces temps ci, nous avons aider à notre patron à loger sa récolte, elle était assez belle, surtout 2 hectares de petits pois et autant de fèves ... »<sup>40</sup>.

En Avril 1918 le troisième fils de la famille, Jean, est mobilisé. Il est affecté au 70e RI. Il reste cantonné à Vitré du 21 avril au 18 juillet. Puis il est envoyé dans l'Est :

« Vers la fin de la guerre mon frère Jean qui était de la classe 1919 a été appelé aussi au service militaire, au mois de juillet ou août 1918. Il avait fait ses classes de préparation au combat, et toute sa classe devait partir au front si la guerre ne s'était pas terminée ».

Pendant ce temps Paul est toujours au front. Les combats sont toujours aussi rudes. Pierre est en Allemagne.

Le 30 octobre 1918 les soldats sentent qu'il se passe quelque chose de favorable, ainsi Paul écrit à ses parents : « ... nous avons déménagé avant hier soir, mais nous sommes encore dans la même contrée. On ne sait toujours pas de quel coté ils nous dirigerons, ni quant. Si cette maudite guerre pouvait finir avant que l'on remonte se serait intéressant mais je pense bien que non malgré que ça à l'air de marcher pas mal pour cela à présent. Il faut bien mettre le temps à tout. ... ».

Puis arrivera le soulagement ; nous reprenons le récit de Joséphine :

« L'armistice a quand même été signé le 11 novembre . Tout le monde était heureux, les cloches ont sonné pour annoncer la nouvelle, mais ceux qui avaient perdu leurs soldats

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Carte postale originale du 26 août 1917, archives personnelles Paul Havard, la Giolais, Dourdain.

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Carte postale originale du 23 septembre 1917, archives personnelles Paul Havard, la Giolais, Dourdain

durant ce temps là restaient marqués par la peine. Les soldats n'ont pas été démobilisés aussitôt. Cela a demandé quelques mois ».

Il y eut encore de l'inquiétudes ou de l'impatience légitime : 22 décembre 1918 : « Nous attendons toujours des nouvelles de Pierre avec impatience mais toujours en vain, ..., il n'y a encore que les derniers pris qui sont rentrés. Paul et Jean s'impatientent aussi. » 41

Paul Havard dans un courrier du 27 novembre 1918 envoyé de Strasbourg : « ... la vie à présent vaut un peu mieux que la vie des tranchées surtout que nous sommes bien reçus par la population ». Son régiment restera en Alsace jusqu'au 7 septembre 1919. Paul arrivera au dépôt démobilisateur de Rennes le 1<sup>er</sup> septembre 1919 et sera mis en route isolément sur Dourdain le même jour. Il est démobilisé le 2 septembre 1919.

Pierre a été rapatrié d'Allemagne. Il est arrivé au DTJ de la 10<sup>e</sup> Région le 2 janvier 1919. Parti en permission de 60 jours le 5 janvier 1919, il rentre au dépôt du 41<sup>e</sup> RI le 7 mars 1919 et sera démobilisé le 4 avril 1919.

Le retour des soldats dans leur familles procure une joie immense à tous, mais déséquilibre temporairement l'organisation instaurée peu à peu pendant ces presque cinq années d'absence :

« Quand tous ces soldats sont rentrés cela a donné de la main d'oeuvre disponible à la campagne. Ceux qui n'avaient pas d'occupation chez eux avaient du mal à trouver du travail, mais pour beaucoup, et nous aussi, nous étions heureux de se retrouver en famille et de pouvoir reprendre une vie normale. Il y a eu quelques fêtes après la libération dans nos villes et campagnes, et les soldats libérés qui la plupart avaient un certain âge ont cherchés à se faire des situations en rentrant. Mais malgré que l'armistice avait été signé le 11 novembre 1918, mon frère Pierre n'a été démobilisé qu'au mois de février 1919. Il était revenu en France, à Mayenne, mais ils sont restés en caserne peut être en observation pour la santé. Parce qu'après, [pour] ceux qui étaient à moitié infirme, il a quand même fallu donner des pensions, ou demi pensions pour qu'ils peuvent vivre. Mais mon frère n'a rien eu malgré qu'il avait été blessé assez gravement; mais cela s'était à peu près arrangé, donc il était renvoyé comme cela. Et Paul a été libéré aussi, mais Jean a continué à faire son service militaire. Cela nous a libéré des grosses corvées, c'étaient mes frères qui s'en chargeaient ».

La vie reprenant son cours normal, les projets matrimoniaux ressurgissent également. Mais parfois ceux ci avaient pris corps un peu avant l'armistice, ou entre ce dernier et la démobilisation, et ceci grâce bien souvent aux permissions. Ainsi Paul Havard commence à fréquenter Marie Monnerie, sa future épouse, dès août 1917 : «.. suis content aussi des nouvelles de Paul et de son amie ... »<sup>42</sup>, et en octobre 1918 un échange de courriers atteste de leur relation.

Perrine Havard, sœur de Pierre et Paul, échange également avec Pierre Jouault son futur mari dès décembre 1918.

En mars 1919, Angèle Cochet répond favorablement à la demande en mariage de Pierre Havard.

Mais à ce sujet suivons encore le récit de Joséphine Havard :

« ... Après mes frères ont pensé comme tous à se faire une situation. Pierre a commencé à fréquenter Angèle Cochet, de Launay en Dourdain. Avant la guerre il avait fréquenté Marie sa soeur plus âgée, mais comme il avait eu un moment de découragement complet durant sa

\_

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> Courrier de Perrine Havard à Pierre Jouault.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> Carte postale originale du 26 août 1917, archives personnelles Paul Havard, la Giolais, Dourdain.

captivité, il avait beaucoup de mal a travailler à ce moment, il avait dit à sa fiancée Marie Cochet qu'il ne fallait plus compter sur lui, qu'il ne pouvait plus travailler, et elle était partie religieuse. Donc il a fréquenté sa soeur pendant un an et ils se sont mariés au mois d'avril 1920, et sont allés s'installer dans une ferme de dix huit hectares à la Rivière en Livré sur Changeon. Paul a fréquenté Marie Monnerie, de la Hairie en Dourdain et ils se sont mariés un peu plus tard, et sont allés s'installer à la Barbotais dans une ferme de douze hectares qui appartenait à mon père. Ma soeur Perrine a fréquenté aussi pendant ce temps là Pierre Jouault qui avait fait toute la guerre avec mon frère Paul. Il venait nous voir de temps en temps durant la guerre, et emportait des colis pour mon frère quand il venait en permission. Les relations ont continué après et ils se sont fréquentés, et mariés le même jour que Paul, au mois d'avril 1921, et sont allés commencer leur ménage à Bouëty en Dourdain ».

Les joies du retour ne doivent pas occulter les ravages que faisait dans le même temps la grippe espagnole. Perrine Havard en parle ainsi : « c'est encore et toujours la grippe qui couche tout le monde sur son passage et fait toujours de nouvelles victimes. Si ça continue elle en fera autant comme la guerre ; jeudi dernier on en a enterré deux de la même maison Olivier Monnerie de la Hairie et sa fille qui avait douze ans, et il y en a plusieurs qui sont tout à fait mal. Pour nous nous en avons été exempt jusqu'ici. »<sup>43</sup>

Quand à Jean il a poursuivi son service militaire. Son régiment était basé près de Colmar. Il demande en mariage une alsacienne qui travaille à Paris en novembre 1919. En mai 1920 son régiment est à Thionville.

### Pour Joséphine les difficultés n'étaient pas terminées :

« Après nous étions moins nombreux à la maison, mon frère Jean est rentré du régiment, il remplaçait mes frères mariés pour s'occuper des travaux des champs, mais Francis était parti faire son service militaire, et moi j'avais tous les travaux des vaches et des cochons à m'occuper; car il y avait encore ma soeur Marie, l'aînée, mais elle n'avait pas une bonne santé, elle n'aidait pas à ses travaux là. Elle se plaignait de l'estomac depuis l'âge de dix huit ans; ..... ».

Puis, comme de nombreux bretons, Jean est parti chercher du travail à Paris. Le 27 novembre 1925 il est retrouvé mort à son domicile victime d'une asphyxie par oxyde de carbone.

\*

Leurs mariages respectifs et les installations en fermes agricoles ont suivi de près leur retour à la vie civile. Ils ne paraissent pas s'être impliqués dans les évènement de 1934, mais des souvenirs de conversations de l'époque laissent entrevoir de nombreuses et parfois ardentes discutions sur les allocations familliales, les congés payés, la diminution des heures de travail. Un monde social nouveau se profilait. Paul Havard était d'accord pour payer ne comprenant pas les opposants à ces projets : « mais pourtant c'est pour leurs enfants ». 44

Le lien entre les compagnons de tranchées n'ont pas été rompus après la guerre, la famille de Paul Havard a conservé quatre courriers qui en attestent, à savoir de 1922, 1938, 1941 et 1954.

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Courrier du 22 décembre 1918 adressé à Pierre Jouault.

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> Transmis par Henriette Havard, fille de Paul.

Jusqu'à leur décès dans les années 1960 la guerre 14-18 restera le sujet principal et permanent à chaque réunion de famille ou mariage des conversations de Pierre et Paul Havard et de Pierre et Constant Jouault leurs beaux frères : « ils guerrassaient tout le temps, pendant des heures, ce n'était que ça » <sup>45</sup>. Cette guerre restera surtout la cause de beaucoup de leurs cauchemars et de vieillesses prématurées.

Pierre Jouault décède à Dourdain le 11 juin 1958.

Paul Havard décède à Forgette en Gosné le 20 mai 1964. A ses obsèques le samedi 23 mai « la guerre 14-18 » est encore présente ne serait ce que par la représentation des associations d'anciens combattants avec leurs drapeaux respectifs, mais surtout par la présence du révérend père Jouault qui rappela « qu'apprenant par un allemand fait prisonnier, qu'un soldat français grièvement blessé [la jambe arrachée par la mitraille il ne pouvait se mouvoir ] était abandonné en premières lignes, le soldat Havard s'y rendait et peu après ramenait avec lui son infortuné camarade, le sauvant ainsi d'une mort certaine.... Cet homme ainsi conservé à la vie qui n'est autre que RP Jouault... »<sup>46</sup>.

Pierre Havard décède au bourg de Dourdain le 16 mars 1966.

En 1963 Pierre Havard a contacté par écrit une famille allemande chez laquelle il avait travaillé comme prisonnier et dont il avait sans doute conservé un bon souvenir. Le fils de Heinrich Dietz à répondu pour son père âgé de 78 ans et témoigner de leur satisfaction de cette prise de contact. Ces quelques mots qu'il écrit en français feront notre conclusion :

« ... Que la guerre avec la France soit finie, c'est bon, mais que la paix règne partout c'est mieux. Le mieux serait que tous soient amis .. » <sup>47</sup>.

\*

Pierre Serrand 4 octobre 2013, à Gosné (I&V).

<sup>47</sup> Courrier du 27 janvier 1964, Fritz et Luzia Diets, Hausen, Allemagne.

\_

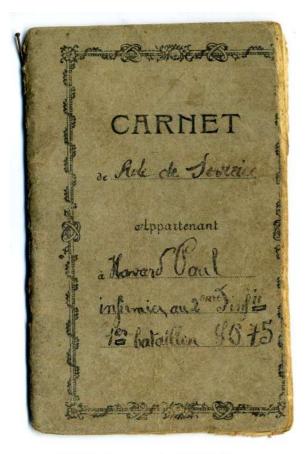
<sup>&</sup>lt;sup>45</sup> Transmis par Henriette Havard, fille de Paul.

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> Ouest France mai 1964; Bulletin paroissial « Notre Clocher – Gosné » juin 1964.

1910 à Dourdain : les conscrits. Pierre Havard est assis au centre.







2 Vinto la solleare
gen jone Coston Ganoral general El 1911  Bethur del 1925. Jeter
Maly Bethur del 1225. Jehre's 16.
Jours Ventour 36.9. Ex ser.
Gerory. Rh pass Vanley Ex Serv.
Dulanch par humed. Ex sent.
100 Pin pen human & ser.
my Pattures pare the & dr havely
and Delamothe history ary . Eds wines
guillou futto du 11 / years ( ) pros
6 11 1 2 2 1 1 8
Plant of Bourbohul, Schik stouch "Eristeine
Paul 12 52 Canoau 4: 165 11 10
Bourbound, chile strenk Citien
Tenory . Anns Tosellow gir Blass 100
on Amanor Chiral 12 53 Combation Challenouse
U Diahanet . wan humit, & Sosur



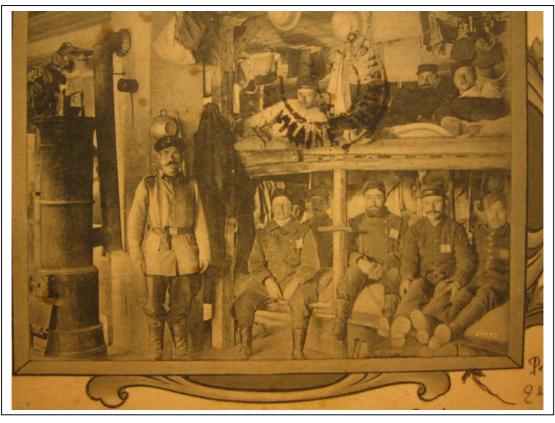
Camp des prisonniers de guerre à Cassel (Allemagne).
Envoi de (nom et prénom) France Havard Cal Ju de l'eme finfra
Détachement № 1212 , Compagnie № 9 , Groupe № 57
Mes Bren Chers Farents, Cassel, le 10 Forembre 191 8
I di recu avec grans plaisis Dimanche Terrier les deux lettres à Gerine 5 all et 14 de que le très content se Sa- chità est ambi que celle à poséphine ou 22 9 en je fois très content se Sa- voir que vous allez tous lien ainsi que Paul et Lean et au Francis ra
In fin : pour moi ecta va micux aussi; s'ai reen a 5 servier, un pag de 18 yen ance une lisete de lecurre, lant, I pag, lavine reconstituente, en pag che social, mouille et verm reelle; espérons que rions n'aures plus berons de mi
en emorge beautoup. Frien Se new par ailleurs reffered blantoup, tes nouve. How on hards. Vota fils a friend got nous embrase el romo remercia tom se tout to forte constant estado for estado for estado browner de pouvoir vous revoir. Tierre







Pierre Havard, prisonnier en Allemagne.



Pierre Havard, photographié dans une baraque de prisonniers

x Paul Havard, photographie prise dans les tranchées.





Paul Havard

Paul Havard Jean Havard







Pierre Jouault Anonyme Paul Havard



5 mai 1920, triple mariage à Dourdain dont celui de Pierre Havard.



Fiche matricule de Paul Havard (source Archives départelementales d'Ille & Vilaine)

to rosa	on et matricipées le III Jun 100		
Nom: Paul 1/2	rd JUN 192	664343	
prénoms: Paul Jean Ma	vie Surnoms:	Numéro matricule du recrutement :	177
12 38 % 12 1800	AT GIVIL.	Glass	1
No to to famore 1893	in Dourdon	de mobilisation	w_
Dourdain , canto	AT CIVIL.  A Dourdoin  tement d'Ille et Viloine canton  de LIFTER département  département  département	SIGNALEMENT.	
i'Ille et Vilaine , pro	of de Culturateur dominités  et de Barriant Ferrier dominités  département d'Ille « Volance	Cheveux rions . Youx for	nus
Dourdain, canton de	el de Barrian + P	Visage Several Nez Core	4
Marié á	LIFFRE , département d'Ille « Vlaine		yantanagas
Mana Ab Al	The same of the sa	Taille rectifiée : 1 mêtre centimètres.	nètres
DECISION DU CONSEIL	L DE REVISION ET MOTIFS.	Marques particulières :	
Inscrit sous le no 71 de la liste	du canton de 11500-	Dagré d'instruction : 3 .	
Classé dans la 1 • partie de la liste	en 1935		
		CORPS D'AFFECTATION.	NUMEROS WATHILLER
		10	ocial. repertoire.
DÉTAIL DES SERVICES	ET MUTATIONS DIVERSES.	2º Régt d'Infanterie	545
Incorporá à compter du 27/	Vanam Par 1919	Armée active.	
Arrive au Corp., le 1911	Paris 1 1919		
What intirmer to 28 Jules.	1914	# Régi d'Infanteria	
(Hask dans la reserve de l'ans	vio ned in 1 1 1 1 1	and affectation	
Waintenn sous les drapeque Mis en congé illimité de démobilisati	art 19 los du 7 Doich 1918	Sams affectation	
ils en congé illimité de demobilisati	on le deptembre 1919	al or l'a	
par le 41 régiment d'Infanticie.	le d Pelaine 12th		
Certificat de homme conduste "Ac	cond f	nisle 9.	THE REAL PROPERTY.
effecté le 1" Juin 1921 pui H1º	REGIMENT D'INFANTÈRIE	Armice (erritoriale	
Affecte à la classe de mobilisan	on de 1909. le 18. Octobre 1923.	84 F	
(Art. 58 we be lot du 1 Avr Mile le 1 Janvier 1924 au 18 M.	1 1928)	Doll aute	
Me he 12 Manvier 1924 au 118 M	giment d'Infantair	2.0	
Breef der to describere risere	Demiere dasse 2º Risure & 9.2.1929	LOCALITÉS SUCCESSIVES HABITÉES PAR SUITE DE CHANGEMENTS DE DOMICIE OU DE RES	Storage of Persons and Storage of
Art. 58 de la loi du 1º Avril 1	Denniere dasse 2 Reserve le 4.2.1524	Dates. Communes. Subdivision	ios de région a a
	avil 1928 (and 88 de la Boidus) 3.118,	Carl Hall	
ANTEGRASNIS SOCICEA	CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE	Louis Com )	1
The same of the same of		Section CAN 4 42 de	and the second
THE RESERVE OF THE PARTY OF THE		11-4-53.	-
	I Amazon believe and	The second second	
	W 100 7 % Th a		
morre + Ameniagne an Vacut 1914			
	du 24 septe 1916 " a fait frame d'un		The second second
in to defiderable 1919	du 24 septe 1916 " a fait preme d'une rare courage et d'une bette iningre		
	du 24 septe 915 " a fait prime I am nant courage et d'une belle energer en assurant sans arrêt pendant 4		
	du 24 septem 1915 " a fait juture I am hart courage et d'un belle energer en assurant sans arret premant 4		
	du 24 septe 1915 " a fait prime I am nort courage et d'un belle enrique en assurant sans arrêt remaint 4		
m to septembre 1919	du 24 septe 1915 " at fait prime I am nort courage et d'un belle energet en assurant sans ampt remaint 4 trais son cerdice de hancardier sons des conditions pries de ficiles latalle	FOUR	
1º dans 1	du 24 septe 1915 " a fait prime I am nort courage et d'und belle energer en assurant sans arrêt pendant to foirs son service de hancadien dons des conditions thes de ficiles totalle raisasser sur la ligne de feu et song un loubarjement intense de nombreux tresses	EPOLUE  A LAQUELLE S'MORNE DUTT PAREEN DARS :	DATE du La Lipezarios
Réserve 2º dans 1	du 24 septe 1915 " a fait prime I am nort courage et d'und belle energer en assurant sans arrêt pendant to foirs son service de hancadien dons des conditions thes de ficiles totalle raisasser sur la ligne de feu et song un loubarjement intense de nombreux tresses	la réserve l'armée la réserve de l'ar-	IA LIMITATION du
Réserve 120 dans 1 Supplémentaires dans 1	du 24 septe 1915 " a fait prime I am nort courage et d'und belle energer en assurant sans arrêt pendant to foirs son service de hancadien dons des conditions thes de ficiles totalle raisasser sur la ligne de feu et song un loubarjement intense de nombreux tresses	ia reserve turnes la reserve As turnes	IA LIMITATION du
Réserve 2º dans 1 Supplémentaires dans 1 Le dans 1 Supplémentaires dans 1 Le dans	du 24 septe 1915 " a fait prime I am nort courage et d'und belle energer en assurant sans arrêt pendant to foirs son service de hancadien dons des conditions thes de ficiles totalle raisasser sur la ligne de feu et song un loubarjement intense de nombreux tresses	ia réserve de l'armée de l'armée de l'armée serive.	du La Liperation du service militares
Bésarve 1º dans 1 Supplémentaires dans 1  Armée (1º dans 1	du 24 septe 1915 " a fait prime I am nort courage et d'und belle energer en assurant sans arrêt pendant to foirs son service de hancadien dons des conditions thes de ficiles totalle raisasser sur la ligne de feu et song un loubarjement intense de nombreux tresses	la réserve l'armée la réserve de l'ar-	du La Liperation du service militares

